

Exclusif

C'EST L'INSTANT OÙ LE JEUNE PAGAYEUR A CRAQUÉ

Jusque dans leurs rêves, les hommes sont inégaux. Ceux qui rêvent la nuit s'éveillent un jour ou l'autre et renoncent, trouvant que c'était vanité. Gare, en revanche, aux rêveurs de jour car ceux-là peuvent, les yeux ouverts, rendre leurs rêves possibles. A vingt-deux ans – l'âge de tous les rêves –, Mathieu Morverand fait partie de cette dernière catégorie. Le regard bleu et clair comme de l'eau qui dort ; au menton, un timide duvet blond en guise de barbe de loup de mer ; une carrure tout ce qu'il y a de plus moyenne : forcément, lorsque ce petit gabarit a annoncé qu'il partait traverser l'Atlantique en solitaire sur un kayak de 8 mètres, armé de sa seule pagaie, du *Petit Prince* de Saint-Exupéry et de *Jonathan Livingstone le goéland*, certains ont souri. Forcément.

C'était pourtant mal connaître la « force tranquille » de ce Breton né à Nanterre, qui a donné son premier coup de pagaie à douze ans sur la Seine :

– Aussitôt, j'ai ressenti les sensations que je désirais depuis longtemps déjà, une impression de totale liberté. Quand je suis sur l'eau, je suis dans un autre monde.

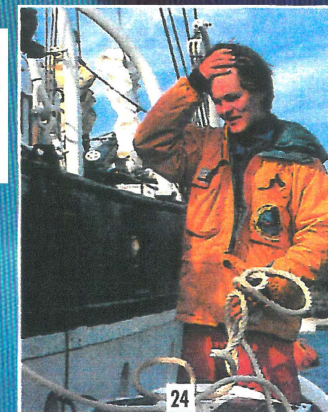
Dévoré par sa nouvelle passion, Mathieu entre aussitôt dans le monde de la compétition. Il sera par deux fois champion de France FSGT

Le cauchemar a duré quatre-vingt-trois jours : Mathieu Morverand a réalisé son rêve. En traversant l'Atlantique en kayak, il a réussi un exploit. Et vécu un calvaire.

PAR ANNE-MARIE GRUÉ
REPORTAGE PHOTO :
OROP PRESS

LE FIGARO
magazine

C'est l'instant où le jeune pagayeur a craqué
PAR ANNE-MARIE GRUÉ
Tout l'Atlantique en kayak : l'exploit et le calvaire.



TOUTE L'IMMENSITÉ DU DESEPOIR

Indiscrète, la caméra automatique a fixé la grande déprime de Mathieu. Il en est à son quarantième jour de solitude et il lui en faudra encore davantage avant d'arriver à Brest (à gauche). Une autre « solitaire », parallèlement à la Course du Figaro remportée au même moment par Jean Le Cam.



PHOTO: OLIVIER DUBOIS / REX



de kayak sur rivière en 1985 (à quatorze ans) et 1986. Trois ans après, il pulvérise en 15 heures 35 minutes le record de la traversée de la Manche en kayak triplace. Et à deux mois de son bac, s'ennuyant ferme dans un cours d'anglais, il plaque tout pour embarquer sur le voilier familial avec deux copains, cent kilos de pommes de terre et quarante-cinq boîtes de conserve : cap sur l'Islande, où il séjournera deux ans. Assurément, sous ses airs tranquilles, j'ai devant moi un jeune homme pressé...

Dans le silence, une baleine pour compagnon

Au Yacht Club de Cherbourg où nous nous rencontrons quatre jours après son arrivée à Brest, Mathieu – encadré par sa compagne Agnès et Stéphane son meilleur ami (qui a raté ses examens et perdu huit kilos dans l'aventure !) – tente, de sa voix douce, de raconter l'indicible : la solitude, la magie, la hargne, la douleur, le bonheur aussi.

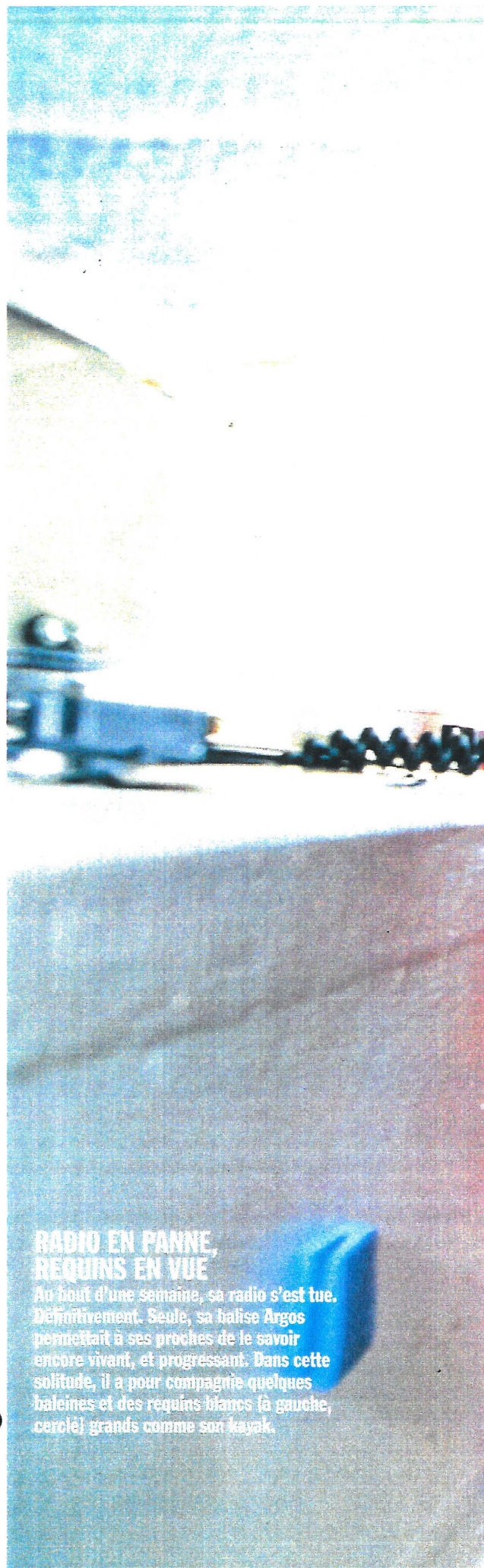
– J'ai rencontré beaucoup de baleines au cours de la traversée. Mais un jour, il y en a une qui a passé toute la matinée avec moi, touchant le bateau, s'y frottant... C'était effrayant et merveilleux à la fois ! J'ai alors éprouvé une humi-

lité sans pareille. Rien que cet instant justifiait tout le reste.

La peur de l'inconnu, enfin : – *Quinze jours après le départ, je me suis retrouvé dans une pétrole absolue. Il n'y avait pas un souffle de vent. Il n'y avait plus, non plus, le bruit du ressac que l'on entend près des côtes, pas d'oiseau, pas de poisson, pas de bateau, rien. Juste un ciel bleu à perte de vue, une réverbération intense et un silence vertigineux. Alors, j'ai entendu les battements de mon cœur ! J'ai fermé les yeux en pensant que je devais rêver. J'avais l'impression que j'allais troubler l'univers en trempant ma pagaie dans l'eau. Ce jour-là, je suis resté des heures debout dans mon cockpit, fasciné... C'est là le danger : danger de se laisser séduire, de ne plus manger, de ne plus dormir, d'aller trop loin. Parfois, la mer vous dope.*

Mathieu parle sans ciller, sans même reprendre son souffle, comme s'il était urgent maintenant de partager. De temps à autre, ses mains, encore très abîmées par l'effort, appuient une phrase : dans sa bouche, les mots se bousculent parfois : dès la première semaine, sa radio a rendu l'âme, lui intimant un silence forcé pendant soixante jours, ramollissant jusqu'aux muscles de sa mâchoire !

26 mai 1994 : après deux ans de préparation et une tentative man-



RADIO EN PANNE, REQUINS EN VUE

Au bout d'une semaine, sa radio s'est tue. Définitivement. Seule, sa balise Argos permettait à ses proches de le savoir encore vivant, et progressant. Dans cette solitude, il a pour compagnie quelques baleines et des requins blancs (à gauche, cercle) grands comme son kayak.



quée en 1993, Mathieu s'élance dans la brume matinale de Cape Cod (Massachusetts). Son défi : réaliser une première en kayak, s'attaquer à la traversée de l'Atlantique nord d'ouest en est – le sens le plus dur – comme l'a fait quatorze ans plus tôt son mentor, Gérard d'Aboville, sur *Capitaine Cook I*. Son embarcation : *Capitaine Cook II*, un kayak de 8 mètres de long, pesant 450 kilogrammes chargé. A bord : soixante-dix jours de vivres, deux dessalinisateurs pour fabriquer l'eau douce, un GPS (positionneur par satellite), une radio BLU et quatre pagaies. Objectif : atteindre les côtes de l'Europe et arriver si possible à Cherbourg, afin de remercier ceux qui l'ont soutenu dès le début. Tout n'ira pas comme prévu, loin s'en faut. Pourtant, soixante-douze jours de mer plus tard, après avoir désespérément cherché le Gulf Stream puis de capricieux vents de nord-ouest, Mathieu parvient au sud-ouest de l'Irlande, passant le cap de Mizen Head par 12° 33' de longitude.

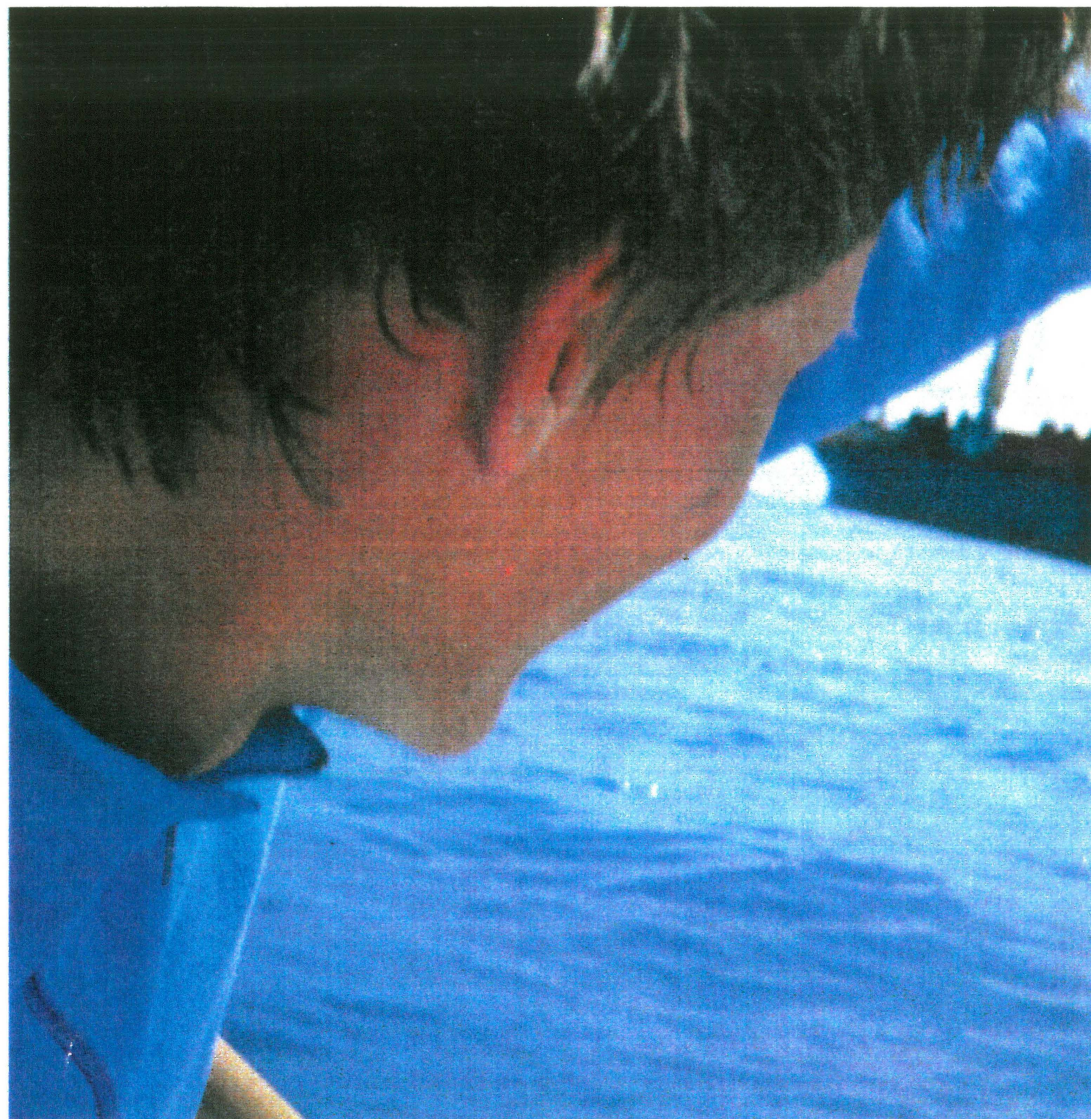
Plus de vivres et une seule pagaie de reste

– J'ai atteint l'Europe, donc mon objectif. D'ailleurs, la Fédération française de kayak, après vérification, a homologué mon record.

Mathieu, parvenu à Brest – à la pagaie, pour l'honneur ! – le 13 août dernier, sera resté au total quatre-vingt-trois jours en mer.

Après avoir dessalé dix-huit fois – dont six alors qu'il était hors de l'habitacle en train de payer – et avoir brisé trois de ses quatre pagaies, c'est un Petit Prince en bien piteux état qui rencontre au large de l'Irlande un thonier français de Saint-Guénolé.

– J'avais déjà atteint Mizen Head depuis sept jours, mais impossible d'avancer à cause du vent d'est. J'allais manquer de vivres, mon rein droit était bloqué, j'étais totalement épuisé, cela faisait plusieurs jours que je n'arrivais plus à sortir du caisson. Les marins de ce bateau n'ont pas voulu me laisser comme ça, disant qu'ils auraient ma mort sur la conscience si je disparaissais.



DANGER : L'EUROPE APPROCHE

A proximité du continent, les cargos se font plus nombreux, la navigation plus dangereuse. Un voilier portugais, « le Créoula » (ci-dessous à gauche, au milieu de l'équipage) lui fera franchir le rail d'Ouessant. Déjà, le pari fait avec son mentor Gérard d'Aboville (à droite) est gagné.

Alors, ils m'ont remorqué, requinqué et m'ont relâché au-delà du rail d'Ouessant, que je n'aurais jamais eu le droit de traverser seul de toute façon.

Dans la nuit, un cargo fonce sur le kayak

Ce jour-là marque la fin du rêve, et pourtant l'aventure continue. La météo prévoyait des vents du sud qui devaient porter Mathieu vers son but.

– Mais le suroît n'est jamais arrivé. Au contraire, j'ai eu du nordet. Aussitôt, j'ai mouillé mon ancre flottante pour éviter de trop dériver, mais je me suis tout de même retrouvé à nouveau dans le rail. J'avais des lumières partout autour de moi ! Je savais qu'il me fallait absolument rester éveillé, et malgré cela, je me suis assoupi. C'est alors qu'un énorme cargo a surgi, passant entre l'ancre et le bateau. Bien sûr, il ne m'avait pas vu. Mon bateau est brutalement parti en arrière pour se coller à la paroi du cargo. Quelqu'un sur la passerelle heureusement m'a aperçu et a tout stoppé. S'il avait laissé tourner l'hélice quelques minutes de plus, je ne serais pas là aujourd'hui. ●

ANNE-MARIE GRUÉ

